



## Chapitre 1

Par quel concours de circonstances peut-on se trouver perdu dans un environnement familial, tout en étant, en principe, assuré de posséder toutes ses capacités cognitives ? Ce questionnement n'est pas, à cet instant précis, une de mes habituelles cogitations à vocation pseudo philosophique, mais au contraire une façon de rattacher mes wagons neuronaux et rassurer mes certitudes, alors que je fais les quinze pas dans ma chambre à coucher, celle-ci étant trop exiguë pour en permettre un de plus.

Qu'il y a-t-il de plus naturel que de pénétrer dans sa chambre à coucher ? Cette pièce n'est-elle pas la plus accueillante du logis, celle qui abrite nos plus beaux rêves, celle qui nous offre le mobilier le plus moelleux, celle dans laquelle nous passons une grande partie de notre vie ? En ce moment, elle est celle que je parcours d'un regard empreint de la plus grande perplexité !

\*

\*\*

Les tourterelles n'en finissaient pas de se raconter les potins de la journée, sur le fil électrique, en face de ma fenêtre. Je leur avais pourtant spécifié que le voisinage avait signé une pétition réclamant leur expulsion pure et simple. Mais voilà, le droit du sol leur était favorable, et, n'ayant pas le statut de migrants, elles entendaient bien faire valoir leurs prérogatives. Il ne me restait qu'une solution : acheter un fusil.

J'attendais l'Amie. Une fois n'étant pas coutume, elle devait revenir, non d'une journée pétrolifère, mais d'une excursion en service de crabologie de l'hôpital Tom de Savoie. À moins que ce fût l'hôpital Mont d'Or, la mémoire me faisant défaut, mais j'étais sûr que c'était un nom de fromage.

L'Amie faisait désormais partie du club très fermé des anciens combattants du village. Elle courait se recueillir, une fois par an, aux côtés de ses amis poilus, dans un brouhoho<sup>1</sup> de cors et de cymbales. Puis la fameuse minute de silence lui donnait l'occasion de revivre intensément la bataille du crabe, qui durant une longue année, l'avait opposée à un crustacé de la pire espèce. La victoire lui avait été attribuée à l'unanimité d'un jury de crabologues, qui lui avaient décerné, en récompense, les oreilles et la queue du crabe. Elle en avait gardé quelques cicatrices, une dans la région mammaire, l'autre dans la zone sterno-cléido-mastoïdienne<sup>2</sup>.

Elle était enfin de retour, arborant sa tête des mauvais jours, à tel point que j'estimais inutile de lui soutirer les résultats de ses derniers examens. Je lui posai néanmoins la question.

— Pas bon, me dit-elle.

— Pas bon ?

— Pas bon. J'ai le gène muté.

— Tu avais une chance sur deux. Qu'est-ce qu'ils en disent ?

— Ils veulent m'ôter les os verts.

— Hein ! Mais pourquoi ?

— Va savoir. C'était un peu confus. Tu sais, ils utilisent un drôle de charabia. Tiens, par exemple, c'est quoi, la prophylaxie et l'anamnèse ?

— Prévention et recueil des antécédents du patient. Mais en quoi les os verts favorisent les attaques de crabe ?

---

<sup>1</sup> Le brouhoho se rapproche du brouhaha, mais s'en distingue par des sonorités plus obtuses.

<sup>2</sup> Réussir à placer ce terme médical dans une conversation est une véritable prouesse.

— Je ne sais pas. Ça leur rappelle peut-être la couleur du varech. Je redemanderai la prochaine fois. Tu nous fais un petit apéro-maison pour me remonter le moral ?

Et je m'étais vu jonglant, virevoltant, versant et mélangeant le contenu de quatre bouteilles diversement colorées et alcoolisées. Je terminai par un trait de jus d'ananas et un soupçon de sirop de fraise. La couleur finale rappelait davantage le laboratoire de chimie que le comptoir de Tom Cruise. Aussi, n'ayant pas l'intention de zigouiller l'Amie au moyen d'un cocktail Molotov, je goûtai d'abord, puis goûtai à nouveau, et me vis dans l'obligation de remettre à jour le niveau de mon verre pour être à égalité avec ma tendre et douce moitié. Nous trinquions en l'honneur du crabe qui avait perdu la première bataille, mais pouvait bien réclamer le match retour. Les Mectons nous rejoignirent et se servirent des boissons largement moins riches en éthanol. Nous allions devoir leur expliquer que leur mère était une mutante, et qu'ils auraient tout intérêt à se faire dépister dès leur majorité. Cela attendrait bien demain.

Depuis que le Mecton était entré au collège, le nouveau sport consistait à dresser, avec la Mectonne, un comparatif des personnalités respectives de leurs professeurs. Le dîner ressemblait, de près ou de loin, à ceci :

— Papa, hein que c'est vrai que ma prof de sport est gothique ?

— Non, Mecton, répliquai-je. Elle a juste un maquillage un peu appuyé, et elle s'habille en sombre. C'est comme si tu disais que Zorro est gothique. Il faut éviter de cataloguer les gens de la sorte, tu sais.

J'avais eu la chance de rencontrer une partie des professeurs du Mecton lors de la traditionnelle rencontre trimestrielle. Il est vrai que la professeur de sport m'avait donné quelques envies de footing, en dépit de son maquillage de justicier masqué.

— Appuyé, appuyé, repartit le Mecton, elle met la dose, quand même ! Moi, je crois que c'est gothique.

— Ok, boss, comme tu voudras. Et ça ressemble à quoi, une prof gothique en survêtement ?

— T'as qu'à venir à mon cours de sport, tu verras...

La Mectonne ne voulait pas être en reste.

— T'as de la chance, moi mon prof de sport, il a cinquante ans et les jambes arquées. Si tu le voyais, en short...

— Il ressemble à Renaud ? s'écria le Mecton, qui enchaîna aussitôt : *les gens qui disent qu'j'suis né sur un camion-citerne...*

— Mecton, on ne chante pas à table ! À onze ans, tu n'as pas encore compris ça ?

— Pardon, Maman.

— Enfin, c'est pas pire que ma prof de latin.

— Ecoute, ça fait trois ans que tu ressasses cette histoire. Cette année, tu as insisté pour continuer le latin, pour le seul plaisir d'être dans la classe de Camomille, alors ne va pas te plaindre.

— Je ne me plains pas, j'assume... jusqu'à l'année prochaine. C'est sûr, en seconde, j'arrête le latin.

Le dessert fut expédié, les mectons également. Brossage de dents et toilette sommaire. Je réclamai un petit câlin à l'Amie, mais elle me répondit par un odieux chantage. J'aurais ma récompense si j'acceptais une mission de la plus haute importance : récupérer, au fond du placard de notre chambre, le carton des vêtements d'hiver, pour une passation de pouvoir entre deux garde-robes.

Le fait est mondialement connu : on ne refuse rien à l'Amie.

\*

\*\*

Notre placard est si vaste que je peux y tenir debout et tourner sur moi-même, et même inviter des copains si l'envie me prend. J'y étais pourtant à quatre pattes dans une relative pénombre, lorsque, tout à coup, l'obscurité se fit totale.

— L'amie, tu trouves malin de me fermer la porte au nez ?

Pas de réponse. Je l'entendis néanmoins pouffer dans sa barbe à l'autre bout de la maison. Quelquefois je me dis que l'Amie est un peu trop espiègle, à mon goût, et que je ferais mieux de la changer pour une femme plus sérieuse. Mais pourquoi irais-je m'encombrer d'une épouse sérieuse ? Je lui pardonnai volontiers pour cette fois, comprenant fort bien qu'elle eût besoin d'oublier sa consultation hospitalière.

La première bosse sur le front me conforta dans l'idée que la sortie n'était pas de ce côté.

La deuxième, que j'avais eu tort de faire demi-tour.

Deux ultimes possibilités m'étaient alors proposées. Je bifurquai à droite et poussai enfin la porte.

Mon attention fut happée par un large faisceau de lumière solaire, puis mes yeux, habitués à une pénombre totale, se fermèrent instinctivement, me donnant l'occasion d'une réflexion aussi courte qu'intense. Ce rayon de soleil était bien sympathique, pourtant il dérogeait à un principe fondamental que mon esprit logique avait accepté comme définitivement acquis.

Je n'étais pas supposé voir le soleil à vingt heures et quelques poussières, dans un mois de novembre bien avancé, et de surcroît en zone septentrionale.

L'on me rétorquera que je faisais le difficile, qu'un peu de luminothérapie en novembre est un luxe bienvenu, et que j'aurais eu tort de cracher dans la bonne soupe que l'on me tendait. À d'autres ! Quand j'entre dans un placard en pleine nuit, je compte bien que la nuit soit toujours à m'attendre à la sortie, à moins que je n'aie décidé, en parfait accord avec moi-même, de m'octroyer un petit somme dans l'intervalle. Je fais ce que je veux dans mes placards, après tout.

Un petit somme ? Je passai ma main sur les deux bosses qui avaient dû me transformer en une sorte de satyre, la queue fourchue exceptée, puis repoussai vivement cette idée naissante. À bien regarder autour de moi, ma chambre — notre chambre — ne ressemblait plus à ce qu'elle était avant cette foutue visite placardesque.

Pourtant, je connaissais cette chambre. Je reconnaissais même le lit, ce vieux plumard que nous avons donné à Emmaüs en début d'année. Donné était un bien grand mot, car les Emmaüs-men nous l'avaient aussitôt jeté à la figure d'un air offusqué, avec presque l'injure au coin des lèvres, si bien que ce pauvre lit avait terminé sa misérable existence sur le trottoir, un soir de passage des *encombrants*.

Depuis, nous avons un nouveau lit électrique qui nous permet de plier les genoux, les coudes, les cervicales et la première lombaire sans le moindre effort. Nous avons même la touche *eject* qui permet un lever plus rapide le matin. Très pratique pour l'Amie pour qui cet exercice est souvent un moment d'âpres négociations internes.

\*

\*\*

Évidemment, je la connais, cette chambre.

Hilsprich.

Je n'ai pas oublié Hilsprich.

Un vertige passager me pousse à poser une fesse sur le lit, dont le matelas semble avoir retrouvé une deuxième jeunesse, si je compare avec mon souvenir. Je ne suis pas à une bizarrerie près. La tête entre les mains, je souffle trois fois, masse mes globes oculaires, et jette un coup d'œil vers le placard duquel je suis sorti.

Notre maison d'Hilsprich n'en comporte aucun.

Je ne suis pas sorti d'un placard, mais d'une armoire. *Notre* armoire.  
Que faire dans un tel cas désespéré ? Appeler à l'aide.

— L'Amie !

— Je suis dans le bain, me répond-elle.

J'aime cette voix ! J'aime ce timbre qui me rattache à une réalité rassurante, bien tangible, presque palpable.

Je sors de la chambre pour découvrir le couloir de notre ancienne maison d'Hilsprich. Rien n'a changé. Un frôlement discret sur ma jambe gauche me fait sursauter. Ce n'est que Pilou qui me dit bonjour.

Pilou est notre labragneul breton<sup>1</sup>, un pur bâtard qui nous a tenu compagnie durant quinze années, en nous apportant bien des joies et pas mal d'emmerdements. Sa nature fugueuse nous avait conduit à renforcer, à de nombreuses reprises, les grillages de nos différentes habitations. Pour finir, nous l'avons fait euthanasier l'année dernière pour raison de santé...

Bon Dieu ! mais d'où sort ce chien, alors !

Je m'accroupis pour mieux l'examiner. Lui, en profite pour me lécher la truffe. Pas de doute, c'est bien son haleine pestilentielle, savant mélange de charogne, déjections d'animaux divers et croquettes au bœuf. C'est bien Pilou.

Un bruissement me parvient du salon. L'Amie m'y attend certainement. Elle m'avait pourtant fait croire qu'elle était dans son bain. Je m'approche d'un pas sûr, décidé à lui demander des comptes sur cette situation qui m'échappe. Au moment où j'ouvre à la volée la porte du salon, je dois me rendre à l'évidence. Ce n'est pas l'Amie qui est assise sur le canapé, mais un type dont la physionomie ne m'est pas inconnue. Mon entrée le fait légèrement sursauter, mais très vite il me gratifie d'un franc sourire, et me lance :

— Tiens, salut !

— Euh...

Le « Euh... » est une répartie digne des plus grands dialoguistes de la littérature et du septième art réunis, très utile pour signifier que le protagoniste reste bouche bée et oublie de remuer la mâchoire pour articuler une phrase intelligible. De toute façon, mon interlocuteur ne me laisse pas le temps d'en placer plus dans la conversation, et enchaîne avec un très percutant :

— Ça faisait longtemps que tu n'étais pas venu me voir !

---

<sup>1</sup> Le labragneul breton est un savant mélange de races qu'aucun éleveur n'a jamais revendiqué.

## Chapitre 2

Depuis quelque temps, l'Amie se met à ressembler à Alfred Hitchcock. Surtout de profil. J'aurais toutes les peines du monde à le lui reprocher, car il est fort probable que j'aie participé à sa métamorphose. Je me surprends même à penser que, quelques mois auparavant, j'aurais détesté vivre avec Hitchcock, et aujourd'hui je lui trouve un certain charme. Du moins, je dois reconnaître que les rondeurs de l'Amie entretiennent ma confusion. Cela fait sept mois que cette mutante a choisi d'opérer sa transformation au sein du foyer, et je me demande quand cela prendra fin. La nuit, les couvertures du lit se transforment en chapiteau dès qu'elle s'endort sur le dos, provoquant un courant d'air de part et d'autre de son ventre. J'aligne rhume sur rhume. Nous avons consulté le corps médical, non pour mes rhinites, mais pour en savoir plus sur ce phénomène étrange qui touche ma tendre et douce. La dame en blouse blanche, après avoir barbouillé le ventre de l'Amie d'une sorte de miel, nous a simplement conseillé de tricoter en rose. Les médecins ont de bien étranges rituels, hérités, l'on dirait, de la culture vaudou ou du chamanisme. Dire que la sécurité sociale rembourse ce genre de pratique ! Si seulement ils savaient !

Quoi qu'il en soit, il paraît que la situation n'est pas grave. Dans deux mois, cela devrait prendre fin. J'ai quand même un doute, car je ne compte pas le nombre de charlatans que j'ai croisés depuis que je fréquente les hôpitaux. Ce qui m'inquiète le plus, c'est cette activité anormale dans le ventre de l'Amie. Il suffit que j'y pose mes paumes pour provoquer une réaction agressive de l'intérieur. Ça me fait peur. J'ai revu *Alien* récemment, et je ne suis pas loin de cauchemarder, certaines nuits. Hier matin, après une nuit affreuse peuplée de créatures non répertoriées dans la classification de Darwin, j'ai concocté un questionnaire à l'attention de ma tendre partenaire :

*As-tu posé le pied, ces derniers mois, sur une planète inconnue ?*

*T'es-tu approchée d'un œuf marron et gros comme celui d'une autruche ?*

*As-tu déjà joué dans un film de Ridley Scott ?*

J'hésite à le lui soumettre. J'ai trop peur de la vexer, mais il faut que je sache ! Je vais attendre le bon moment, peut-être lorsqu'elle sera dans un demi-sommeil.

En attendant, le devoir m'appelle. Le devoir s'appelle UMD, ou unité pour malades difficiles. En clair, tous les patients de psychiatrie qui se plaignent que la bouffe est mauvaise finissent leurs jours dans ce service. J'y soigne également de charmants individus qui ont eu la malencontreuse idée de trucher un proche : un père, une mère, voire les deux, ou bien un chien, un commerçant. Monsieur le boucher, votre rôti n'était pas tendre ! Et Pan ! Quelquefois l'acte est plus insignifiant. Évitez, si vous êtes soigné en psychiatrie, de renverser la moto du médecin-chef. Il vaut mieux frapper une infirmière. À titre indicatif, voici l'échelle des sanctions en psychiatrie adulte :

- 1- Insulte envers le personnel paramédical : simple remontrance du type : « Tss...C'est pas bien ! »
- 2- Menace sur le personnel paramédical : remontrance plus appuyée : « Tss tss...C'est vraiment pas sympa ! »
- 3- Coups et blessures sur personnel paramédical : grosse remontrance suivie d'une injection pour vous apaiser. Cela ne mange pas de pain, et surtout, cela permet d'enrichir l'industrie pharmaceutique, et indirectement, le médecin-chef qui reçoit des cadeaux de la part des laboratoires.
- 4- Mouvement d'humeur sur la moto du médecin-chef : vous allez tout droit en UMD, sans passer par la case départ, pour une durée minimale de six mois renouvelable par

tacite reconduction, sauf avis circonstancié d'une commission composée de médecins-chefs.

L'UMD est ce grand bâtiment qui se dresse devant vous. Détrompez-vous, ce n'est pas une prison. Les barbelés, au-dessus du mur d'enceinte, ne sont là que pour rassurer les patients, qui savent, de ce fait, qu'ils ne peuvent être dangereux qu'à l'intérieur de l'unité.

Les deux personnes, à l'intérieur du sas, qui ne répondent pas quand on leur dit bonjour, sont le surveillant et le portier. Longtemps, je me suis demandé s'ils partageaient ma langue maternelle. En fait, ils sont bilingues. Après avoir été colonisés tour à tour par : Jules César, Charlemagne, Louis XIV, Napoléon, Bismarck, Raymond Poincaré, le gentil Adolf et le général De Gaulle<sup>1</sup>, ils ont fini par ne plus savoir à qui leur terre appartenait, et, depuis, entretiennent une méfiance de tous les instants envers toute personne nouvellement installée dans la région. Ce qui est mon cas. J'en ai pris mon parti, et ai renoncé à ce qu'on me salue à chacun de mes passages.

Le sas est le lieu où sont entreposées les clefs de chaque soignant. La plus imposante est une énorme clef de fer qui ouvre la plupart des portes métalliques, munies de verres incassables. Incassables, sauf quand le patient se nomme Abdel. Avec Abdel, le verre se fait la belle.

Abdel est la personne la plus sympathique que je connaisse. Son passe-temps favori consiste à écrire à sa famille, pour demander des nouvelles, et accessoirement réclamer un radiocassette de marque AIWA.

Le type en blouse blanche, les cheveux blancs et l'air ahuri s'appelle Spritz. C'est mon chef. Tout le monde n'ayant pas la capacité de suivre l'école des cadres, c'est tout naturellement par l'ancienneté qu'il est devenu surveillant. Aussi, il ne faut pas lui demander l'impossible. Quand le carrelage a vu passer la serpillière, et quand le planning mensuel est équilibré, Spritz peut dormir tranquille, et toute l'équipe également. Spritz n'est pas méchant, mais un ahuri est toujours imprévisible, surtout lorsqu'on lui confie une responsabilité. Un conseil : si vous avez une bonne idée pour faire évoluer le service, confiez-la à Spritz, il saura trouver le placard où votre idée révolutionnaire pourra mûrir tel un bon vin de garde. Lorsqu'il sera parti à la retraite, il sera temps de la sortir pour la dépoussiérer.

À côté de Spritz, vous trouverez Adolf. C'est le petit brun moustachu. Adolf est le poisson-pilote de Spritz, sauf quand Spritz est absent. Alors Adolf devient d'office chef par intérim. Il notera tous les événements de la journée pour son rapport au chef, dès le retour de celui-ci.

Le dernier collègue présent, ce jour, est Norbert. Norbert est capable de perdre trente kilos en une semaine, à raison de quinze kilomètres à pied tous les jours, une salade à midi, une soupe le soir. Il est capable également de prendre trente kilos la semaine suivante, à raison de six croissants le matin, un litre de crème glacée *Movenpick* à seize heures, et deux repas par jour qui suffiraient à nourrir la ville de Mogadiscio en cas de famine. Quand il ne mange pas, Norbert produit des œuvres d'art, si d'aventure vous lui confiez trois planches et un pot de vernis.

Tout ce petit monde est déjà en place et parlemente avec l'équipe du matin, lorsque je fais irruption à treize heures dans le bureau infirmier. La relève est une véritable épreuve pour moi, car les transmissions s'effectuent moitié en français, moitié en patois local.

Je m'informe des nouvelles de la matinée.

— All ist calme, ach so (traduction : nous ne déplorons aucun incident en provenance de la salle commune, aussi nous pouvons vous laisser les clefs de la maison, le cœur léger).

— Abdel a écrit une lettre à ses parents pour prendre de leurs nouvelles. Il en a profité pour réclamer un radiocassette de marque AIWA.

---

<sup>1</sup> Avis aux historiens : inutile de m'adresser des lettres d'insulte, je sais que je suis nul en Histoire.

— On devrait lui conseiller de réclamer une autre marque. Je suis sûr que ses parents ont du mal à trouver celle-ci, cela explique qu'ils ne lui envoient rien.

— Ach, ne lui donne pas de mauvaises idées, s'écrie Spritz. Laisse-le écrire ce qu'il a envie.

— Sinon, Jauni n'a pas arrêté de nous harzeler. Ach, nixt gutt !

Jauni est un pilier du service. Trente ans passés à fumer des gitanes maïs, ça laisse des traces jaunes sur les doigts, les dents et sur sa peau parcheminée. Et comme il court après toute l'équipe en clamant : « J'ai une idée ! Ecoute, j'ai une idée ! », tout le monde a fini par lui coller le sobriquet de *Jauni à l'idée*.

L'après-midi s'est déroulé sans encombre. J'ai participé à six parties de belote, et emmagasiné dans mes poumons, par la même occasion, 600 mg de nicotine accompagnés de 250 mg de goudron. Ce soir, il me faudra jeter tous mes vêtements dans la pаниère à linge sale et me récurer des pieds à la tête. Ah ! oui, j'oubliais : Abdel a essayé de me fracasser la calebasse à coups de chaise. Il avait oublié deux détails. J'avais aussi une chaise, sur laquelle je posais mes fesses pendant la partie de belote. De plus, je ne me laisse pas impressionner par le mobilier qui tournoie au-dessus de moi. Abdel a eu droit à son baptême de l'air, d'une durée de deux secondes et demie, suivi d'un atterrissage un peu brutal et d'un séjour en chambre d'isolement pour le reste de la journée. À part cela, Abdel est très sympathique.

De retour à la maison, je me jette sur le mètre-ruban et constate avec effroi que le ventre de l'Amie a gagné un centimètre. Sa peau résonne des coups redoublés de ses occupants. Car je ne doute pas qu'ils sont plusieurs à croître à l'intérieur. J'hésite à faire appel à l'équipe de dératisation du département. Étrangement, l'Amie semble sereine et vit cette mutation avec insouciance. Elle est peut-être dans leur camp, et s'est servie de moi pour coloniser la planète. Après tout, peut-être ces êtres en devenir représentent-ils une race supérieure dont nous avons tout à attendre.

Une nuit de sommeil m'a lavé de mes inquiétudes. Je démarre la matinée mollement, avachi sur le canapé du salon. Je n'ai même pas la force de m'installer sur le Mac pour une partie de Tetris. J'entends l'Amie, à l'autre extrémité de la maison, qui fait couler un bain. J'entends aussi une voix familière crier « l'Amie ! », et ma tendre et douce lui répond « Je suis dans mon bain ! ». J'ai besoin de quelques secondes pour réaliser que Lucius-vieux est peut-être de retour. Bingo ! le voilà qui pousse la porte, ce bon vieux pilou sur les talons. Je ne comprends pas, il a un air hébété et semble ne pas me reconnaître. Je l'accueille comme il se doit.

— Tiens, salut !

— Euh... fait-il en ouvrant trente centimètres de mâchoires.

Je choisis de lui venir en aide, avant que des toiles d'araignées ne se forment par l'ouverture ainsi pratiquée.

— Ça faisait longtemps que tu n'étais pas venu me voir !



## Chapitre 3

Evidemment que je le connais, ce type. Un peu plus jeune, un peu plus de cheveux, toujours mal rasé, et vêtu de son éternel jogging bleu marine. Je vois sa sale tronche tous les matins, quand je me regarde dans le miroir. De toute façon, après avoir croisé Pilou, dans le couloir, j'avais un drôle de pressentiment. Mais ce qui me cloue sur place, c'est la réflexion qu'il vient de me balancer.

— Comment ça, ça fait longtemps ?

— Ben, si mes souvenirs sont bons, ça remonte bien à cinq ans, la dernière fois.

Ce mec me scie d'entrée de jeu. À croire qu'il s'est payé ma tronche, au propre comme au figuré. Il me désigne le fauteuil par un petit tapotement du plat de la main sur son accoudoir. Le style : assieds-toi tout de suite, cela te sera profitable sous peu. Je choisis d'ignorer l'invitation.

— La dernière fois ? C'est quoi cette histoire ? On ne s'est jamais rencontré avant.

— Tu rigoles ? Ou alors tu as oublié ? Tu es venu me voir à Dole<sup>1</sup>, en 86.

— Jamais de la vie !

Je le vois partir dans une intense réflexion. Moi-même, je me sens bouillonner comme à chaque fois que j'affronte un problème apparemment insurmontable, avec l'espoir insensé d'en venir à bout. Soudain, son regard s'illumine. Merde, il a trouvé avant moi !

— J'ai compris ! C'est ton premier voyage, et tu as choisi de me rendre visite à Hilsprich, et la prochaine fois, tu iras à Dole. Donc pour toi c'est du futur, mais pour moi, c'est le passé.

Toutes ces informations tournicotent dans ma tête. Le plus troublant est que certains souvenirs émergent confusément, me donnant la sensation que j'ai déjà vécu cette rencontre, tout comme je revis, tout comme des bribes d'une ancienne rencontre me reviennent, dans un flou contonneux. Une grande lassitude m'envahit.

— Je peux m'asseoir deux minutes ?

— Je viens de te le proposer !

— Merci. Euh, une question bête, pour écarter tout malentendu. Tu es Lucius-jeune ?

— Ne te fais pas plus bête que tu ne l'es ! Bien sûr, et toi tu es Lucius vieux.

— Dis donc, je t'en prie !

— Te fâche pas, je n'y peux rien. D'ailleurs, à ce propos, tu pourrais t'entretenir un peu mieux. Ça me fout les boules de voir que je vais ressembler à ça dans dix ans.

— On est en quelle année ?

— 1991.

— Bon sang !<sup>2</sup> Alors ça fait quinze ans. J'en reviens pas ! Mais dis-moi, l'Amie a un gros ventre ?

— Ouhla ! Si tu savais ! Mais je suis bête, bien sûr que tu le sais. Dans deux mois, ça sera un grand jour.

— Ouais, je me rappelle. Dis, je peux aller la voir dans son bain ? Juste pour mettre la main sur son ventre...

— Je te le déconseille. Imagine si elle voit débarquer un Lucius qui s'est pris un coup de vieux et a perdu une partie de ses cheveux, le tout en l'espace de vingt minutes.

— J'avais pas pensé à ça. Et si elle débarque et qu'elle nous voit tous les deux ?

---

<sup>1</sup> Inutile de chercher une faute, je vous assure que l'accent circonflexe est tombé depuis longtemps.

<sup>2</sup> Pour écrire un bon dialogue à la manière de Philippe Djian, il faut toujours commencer par « bon sang ! » . C'est une stratégie gagnante.

— Y a pas grand risque. En principe elle reste dans son bain pendant des heures, et je suis sensé faire la cuisine. Donc elle va mijoter encore un bon moment.

Une question reste suspendue à mes lèvres. Il faut absolument que je la pose.

— Bon, avant toute chose, tu vas m'expliquer comment je suis arrivé là.

— Compte pas sur moi, mec, j'en sais pas plus que toi. Quand tu es venu me voir la première fois, je t'ai posé la question. Aucun de nous deux ne sait comment ça marche. Je sais juste que ça fonctionne avec les placards et les armoires de ta maison de Sainte Colombe. Le placard de ta chambre donne sur Hilsprich en 91, et celui du palier conduit directement à Dole en 86. Je ne sais rien sur tes autres placards de ta maison, mais si tu veux essayer, à ton retour...

— Attends, attends, il faut déjà que je digère ce voyage.

— Vas-y, prends ton temps. En attendant, je suppose qu'il est inutile que je te demande les chiffres du loto ?

— Pourquoi ?

— Parce que tu as déjà refusé de me les donner la dernière fois.

— J'ai fait ça ? m'offusqué-je. Je suis le roi des cons !

— Je ne suis pas loin de partager ton point de vue. Tu m'avais parlé d'une histoire d'effet papillon, que ça risquait de foutre en l'air le futur.

— Laisse-moi réfléchir deux minutes. Si je t'avais donné les résultats du loto en 86, tu aurais été riche et peut-être n'aurais-tu pas passé tes vacances à Nîmes en 88. Donc tu n'aurais pas rencontré l'Amie, et elle n'aurait pas un gros ventre. Mais maintenant, le risque est moins grand. Tu vis avec l'Amie, vous vous entendez bien, tu vas être un père comblé, donc tu peux t'enrichir sans tout foutre en l'air ?

— Exactement, mec. Je suis heureux de voir que tu es enfin devenu compréhensif.

— Bon, alors, je repars chez moi, je regarde sur Internet les résultats du loto de 1991, et je reviens te les donner.

— Super ! Mais dis, c'est quoi, Internet ?

— Ah, oui, comment dire... Tu vois le minitel ? Eh bien, c'est la même chose, en beaucoup plus puissant. Mais ne le répète à personne !

— Ok, boss, je t'attends.

— Quel dommage qu'on ait divorcé, avec l'Amie ! Maintenant qu'on va être riche. Quel gâchis !

— Quoi ? Tu as divorcé ? Mais quand ?

— Il y a dix ans, environ. Attends un peu...J'ai de ces trous de mémoire, en ce moment... Ah, ça me revient ! C'est juste après avoir gagné au loto !

— Tu as gagné au loto ? Mais à quoi ça sert que tu me donnes les numéros, si tu as déjà gagné ?

— Ouais, tu as raison. En plus, c'est pour des histoires de fric qu'on s'est disputé pendant des mois.

— Oh...

— Ouais, comme tu dis ! Bon, je suis désolé, mais je crois qu'il vaut mieux laisser tomber cette histoire de loto.

— D'accord, fait Lucius-jeune, et moi je vais faire en sorte que le divorce n'ait pas lieu.

— Le divorce ? quel divorce ?

— Tu viens de me dire...

— Il n'y a jamais eu de divorce. L'Amie et moi, on s'entend comme au premier jour.

— Tu radotes, mon pauvre vieux ! Tu dis une chose et son contraire !

Un peu nerveux, je m'élançais du fauteuil et fais quelques pas d'un bout à l'autre de la salle à manger. Mon alter ego me semble pour le moins confus, et je sens que l'on va difficilement se mettre d'accord, lui et moi.

— Bon, je te propose une chose, fait-il en se tortillant sur le canapé. Tu me donnes simplement les résultats du tiercé, sur les dix prochaines années. Comme ça, je gagnerai peu, mais régulièrement, et il n'y aura pas de conflit avec l'Amie pour des histoires d'argent.

— D'accord, on va faire comme ça. Mais ça n'empêchera pas le divorce, à mon avis. Sauf si tu y mets du tien.

— Mais tu viens de me dire qu'il n'y avait jamais eu de divorce !

— Mais si ! Il y a six ans, nous avons divorcé. Je passais tellement de temps au PMU qu'elle a fini par quitter la maison avec tous ses bagages, et les Mectons.

— C'est qui, les Mectons ?

— Nos enfants. Ah oui, c'est vrai, t'es pas encore au courant.

— Tu les appelles les Mectons ? T'es pas bien ou quoi ! Tu ne peux pas leur donner des prénoms, comme à tous les enfants ?

— T'as rien compris, c'est affectueux.

— Affectueux, tu parles ! Bon, je vais en avoir combien, d'enfants ?

— Deux. Non, une. Qu'est-ce que je raconte ! Deux !

— Ne me raconte pas n'importe quoi ! Tu ne sais plus combien tu as d'enfants ?

— Excuse-moi, je suis fatigué, j'ai des souvenirs contradictoires qui me reviennent. Ecoute, ne m'en veux pas, mais je ne vais pas te donner les résultats du tiercé. Comme ça, tu ne perdras pas ton temps au PMU et l'Amie ne partira pas.

— Merde, tu me mets sous la douche écossaise. Je ne veux pas rester infirmier dans cet hôpital pourri.

— De toute façon, tu ne vas pas y rester, je te le promets. Si tu veux que je t'aide, je peux juste te dire une chose : il faut absolument convaincre l'Amie de se soumettre à un dépistage de crabe en 2003.

— De crabe ? Quesaco ?

— Cancer du sein. Faut tout t'expliquer, à toi ! T'es bouché à l'émeri ?

— Merde, elle va avoir un cancer ? Quelle saloperie !

— Ne t'inquiète pas, elle s'est fait dépister à temps, en 2003, et avec quelques séances de radiothérapie, les crabologues ont soigné ça en un rien de temps. Pendant que j'y pense, si tu pouvais convaincre ta belle-sœur d'en faire autant, cette fois au début de l'année 2003.

— Coco ? Elle a eu aussi un cancer ?

— Oui, la même chose, mais elle a eu aussi la chance d'être soignée très tôt. Le dépistage, c'est la clef de tout. Tu te rappelleras ?

Je le vois tout déconfit. Il continue à réfléchir.

— Mais au moment de son cancer, vous étiez déjà séparés ?

— Je t'ai déjà dit qu'il n'y avait eu aucun divorce ! Tu le fais exprès ? Bon, il va falloir que je me sauve avant que l'Amie ne sorte du bain. Un dernier conseil : si tu reprends contact avec Barbara en 2006, évite les plaisanteries foireuses.

— Tu as revu Barbara<sup>1</sup> ! J'y crois pas.

— Oui, je l'ai revue en 1992, et depuis nous nous voyons de temps en temps.

— Tu viens de me dire en 2006.

— Non, en 1992. L'année prochaine, pour toi. C'est d'ailleurs ce qui a provoqué le divorce avec l'Amie.

— Ça veut dire que si je reprends contact avec Barbara l'année prochaine, je vais divorcer ? Mais nous ne sommes même pas mariés.

---

<sup>1</sup> À lire : *Les liaisons presque dangereuses*, du même auteur.

— Ne t'inquiète pas, il n'y aura pas de divorce. C'est une obsession, chez toi ! Et de toute façon, les retrouvailles avec Barbara n'auront lieu qu'en 2006.

— Bon, écoute, Lucius-vieux, va-t-en au plus vite, je n'en peux plus. Je n'ai toujours pas compris si j'allais divorcer ou pas. On se revoit plus tard... Euh, non, plus tôt, je veux dire.

— Ok, je file. Une dernière question : tu peux voyager dans les placards, toi ?

— Ne m'en parle pas. Ça fait cinq ans que je visite placards et armoires, pas moyen de faire comme toi. Je suis condamné à rester à mon époque.

\*

\*\*

— Dis donc, qu'est-ce que tu faisais dans ce placard ? Tu y es resté au moins deux minutes. Tu t'es endormi ?

Une nymphe des temps modernes est assise à califourchon sur notre lit électrique, nuisette en satin, cheveux humides et effluves de chèvrefeuille dans un rayon de cinquante centimètres. Son regard espiègle ne l'a pas quittée et elle ne semble pas faire cas de mes deux petites bosses sur le front.

— L'Amie ! Espèce de comique ! Figure-toi que j'y ai fait des rencontres.

— Punaises, cancrelats ?

— Si je te le disais, tu ne me croirais pas.

— Alors ne le dis pas et viens faire ton câlin du soir.

Je suis à peine dans les bras de l'Amie que les Mectons surgissent, en pyjama.

— Papa, on pourra regarder *Le monde de Narnia*, demain après-midi ?

— NON !